

## Études littéraires africaines

LACASCADE (Renée), PÉRYE (André), *L'Île qui meurt : roman guadeloupéen*. Présentation de Roger Little, avec la coll. d'Emmanuelle Gall. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°151, 2020, xxxviii-181 p. – ISBN 978-2-343-20375-1



Tina Harpin

Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harpin, T. (2021). Compte rendu de [LACASCADE (Renée), PÉRYE (André), *L'Île qui meurt : roman guadeloupéen*. Présentation de Roger Little, avec la coll. d'Emmanuelle Gall. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°151, 2020, xxxviii-181 p. – ISBN 978-2-343-20375-1]. *Études littéraires africaines*, (51), 275–277. <https://doi.org/10.7202/1079624ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

notamment du caractère à la fois réaliste et stéréotypé des œuvres : si « certaines réminiscences factuelles » (p. 39) inspirent les faits historiques et les personnages, peut-on en même temps considérer « le personnage comme un “être de papier” » (p. 27) ? On peut regretter aussi l’absence, dans le corpus, des œuvres d’autres « auteurs baroquistes » (p. 24) français comme Olivier Rolin, Jean Rolin, Patrick Deville ou Jean-Christophe Rufin qui, écrivant également sur l’Afrique et reproduisant nombre de clichés au sujet du continent, font néanmoins l’effort d’un décentrement du regard et d’une critique de l’héritage colonial. La démonstration intéressante de cet ouvrage est un bel exercice de lecture postcoloniale et pluridisciplinaire du roman français. L’auteur répond aisément aux questions posées, au risque parfois d’en rester indéfiniment à un face-à-face afro-français. Le lecteur déplorera néanmoins la présence de quelques scories et d’erreurs de transcription dans certains noms d’auteurs comme Olivier Rollin ou Ffrench Patrick.

Laude NGADI MAÏSSA

**LACASCADE (Renée), PÉRYE (André), *L’Île qui meurt : roman guadeloupéen*. Présentation de Roger Little, avec la coll. d’Emmanuelle Gall. Paris : L’Harmattan, coll. Autrement mêmes, n° 151, 2020, xxxviii-181 p. – ISBN 978-2-343-20375-1.**

Au début des années 2000, il y a plus de deux décennies, Roger Little lançait la collection « Autrement mêmes » chez L’Harmattan pour rendre accessibles « des textes introuvables en dehors des bibliothèques spécialisées, tombés dans le domaine public et qui traitent [...] de l’Autre ». Cette précieuse collection attire désormais notre attention sur un corpus de textes négligés par l’histoire littéraire : les romans, essais et poèmes écrits au début du xx<sup>e</sup> siècle par de brillantes jeunes femmes originaires des Antilles françaises et tombées dans l’oubli. Ont ainsi été publiés en 2019 le roman *Claire-Solange, âme africaine* (1924) de Suzanne Lacascade avec une présentation due à l’arrière-petite-nièce de l’auteure, Emmanuelle Gall, puis en 2020, avec la collaboration d’Isabelle Gratiant, le roman *Cruautés et tendresses : vieilles mœurs coloniales françaises* (1925), précédé de *Les Vies légères : évocations antillaises* de Drasta Houël – de son vrai nom Marie Philomène Julie Simplicie Hurard (voir ci-dessus le compte rendu de Thérèse de Raedt). R. Little lève ainsi le voile sur ce qu’il appelle, non sans quelque provocation, une « mulâtritude féminine », restée cachée par l’ombre portée de la Négritude et de sa trinité masculine, Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon Gontran Damas.

La réédition de *L’Île qui meurt*, œuvre initialement parue en 1930 aux éditions Calmann-Lévy, participe de la revalorisation de ce corpus négligé dû à des femmes caribéennes francophones, nées au temps de l’Empire français. Ce roman à quatre mains de Renée Lacascade et de son époux

l'écrivain et journaliste Édouard Peyre (qui signe André Pérye) n'a pas suscité le même intérêt littéraire que *Claire-Solange, âme africaine*, qui fut en lice pour le Prix de la littérature coloniale et qui avait laissé espérer à son auteure l'obtention du Prix Goncourt. En revanche, *L'Île qui meurt* semble avoir fait polémique et dérangé la classe politique guadeloupéenne. Entre Renée Lacascade et sa cousine Suzanne, toutes deux petites-filles de Mondésir Lacascade, affranchi à 22 ans en 1838, il y aurait eu une rivalité intellectuelle vive selon E. Gall (« Claire-Solange, âme africaine », p. XII). Ce roman réédité permet précisément de saisir les divergences de points de vue existant entre ces proches parentes et, plus généralement, au sein de la « mulâtritude » : *L'Île qui meurt* peut effectivement être lu, ainsi que l'a suggéré E. Gall, comme une « réponse de Renée à Suzanne » (CS, p. XII).

Suzanne Lacascade célèbre l'« âme africaine » de son héroïne, quarteronne en exil en France, qui critique sévèrement ce pays avant d'en tomber amoureuse, émue par l'épreuve de la Grande guerre qui la conduit à épouser le Français Jacques, revenu mutilé du front. Plutôt qu'une femme créole nostalgique des îles et soucieuse de rappeler les qualités profondes et originales de son peuple et de ses origines, Renée Lacascade met en scène une héroïne antillaise déçue par les siens, après un retour au pays qui vire au drame. Jeanne Randol pourrait être une Claire-Solange « retournant aux Antilles après son mariage avec Jacques et un long séjour en France qui aurait eu raison de ses revendications initiales », note E. Gall (CS, p. XIII). En réalité, le personnage de Jeanne est tout différent de celui de Claire-Solange, insolente, passionnée et forte : suivant son mari français, Robert Randol, nommé gouverneur de la Guadeloupe, elle fait figure d'épouse inquiète, fragile, volontiers comparée à un enfant, « petit oiseau des Iles » isolé et dépité (*L'Île qui meurt*, p. 137). En outre, à rebours de l'éloge de l'africanité ou de la créolité, le titre frappant du roman annonce d'emblée qu'il n'y a rien à espérer de « la plus vieille de nos colonies » (*L'Île qui meurt*, p. 40).

Les auteurs dressent « un état des lieux désastreux » de la Guadeloupe en « renvoyant dos à dos la classe créole dégénérée et les opportunistes noirs » sans toutefois évoquer la composante indienne de la population, précise R. Little (p. XIX, XII et XI). Surtout, le récit prend explicitement le parti du gouverneur, juste et bon, confronté aux conflits politiques qui minent le pays divisé entre les partisans de Hardin, ancien député devenu maire de Pointe-à-Pitre, et ceux de Laval, député rival. Face à ce gouverneur « trop parfait », comme le remarque R. Little (p. xxx), la classe politique guadeloupéenne est passée au vitriol : « leur pays, ils s'en soucient comme d'une guigne ! » (p. 75), se plaint Robert Randol. Ce dernier n'est pas dupe des intrigues montées contre lui, ni du soutien apporté par le frère de Jeanne, Pierre Mareuil, à Hardin, devenu un dangereux ennemi. Hardin est en effet prêt à tout pour flatter une foule noire présentée comme violente et imprévisible. Le roman trahit ainsi un manichéisme

qu'il est peut-être trop délicat de qualifier de « nuancé », comme le fait R. Little (p. XI), car il est plutôt exemplaire d'une vision paternaliste, coloniale et raciste de la société guadeloupéenne. Certes, les Blancs créoles sont critiqués pour leurs préjugés de couleur et la promiscuité de leurs mœurs, défauts emblématisés par le personnage de Marie-Thérèse de Néral qui tente de manipuler Pierre Mareuil pour se venger de Jeanne. Mais le portrait des Guadeloupéens noirs est plus négatif encore, leur dangerosité étant au cœur de toutes les inquiétudes. Après le meurtre de M. Roland, maître blanc d'une usine, et l'acquittement de l'ouvrier de couleur qui l'a tué, le peuple célèbre cette décision de justice. Le narrateur décrit alors une foule « prête aux pires violences » (p. 86), « puérilement inconsciente » (p. 88), sujette à des « crises », « [d]epuis que des politiciens, pour assurer leur succès, s'étaient déclarés ouvertement les partisans du mouvement pan-noir en excitant les pires instincts de leurs électeurs » (p. 96). Ce peuple, présenté comme manipulable et excitable, est aussi dénigré par des citations qui laissent entendre un français écorché qui semble grotesque, bien loin de l'effort linguistique fourni par Suzanne Lacascade qui restituait des proverbes et des airs de chansons créoles sans passer par la case langagière du « petit nègre ». Le tableau est complet lorsque, dans la troisième et dernière partie du récit, un obscur personnage au « faciès bestial » (p. 125), partisan de Hardin et proche de Pierre Mareuil, manque d'assassiner Robert Randol. Ce dernier survit mais le couple quitte alors l'île maudite, le « petit pays » des « grands enfants » (p. 136) que personne ne semble pouvoir sauver...

En restituant au public ce roman méconnu, R. Little et E. Gall nous permettent assurément de mieux saisir la pluralité des voix et des productions au sein de la « mulâtritude féminine », et soumettent à notre réflexion des documents historiques et annexes propres à susciter de plus amples envies de lectures et d'investigations.

Tina HARPIN

**LAZALI (Karima), *Le Trauma colonial : une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*. Paris : La Découverte, 2018, 278 p. – ISBN 978-2-707-19916-4.**

Karima Lazali, psychologue clinicienne et psychanalyste exerçant à Paris et Alger depuis une quinzaine d'années, autrice de *La Parole oubliée* (Érès, 2015), se propose d'enquêter sur les effets psychiques de l'oppression coloniale en Algérie. La couverture met en avant la photographie d'une « opération militaire française en Algérie en 1955 » sans plus de précisions : un militaire se tient debout et des Algériens sont agenouillés, mains sur la tête. Cette image liminaire donne le ton : il n'est pas ici question de contribuer à une quelconque historiographie de la guerre d'Algérie (1954-1962), mais il s'agit bien d'un point de vue engagé de l'autrice sur